



HAL
open science

Le mythe al-Zarkaoui ou la légitimation de la guerre en Iraq

Laurent Bonnefoy

► **To cite this version:**

Laurent Bonnefoy. Le mythe al-Zarkaoui ou la légitimation de la guerre en Iraq. Au nom du 11 septembre. Les démocraties à l'épreuve du terrorisme. Dirigé par Didier Bigo, Laurent Bonelli, Thomas Deltombe, La Découverte, pp.320-333, 2008. halshs-00372172

HAL Id: halshs-00372172

<https://shs.hal.science/halshs-00372172>

Submitted on 31 Mar 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le mythe Al-Zarqawi ou la légitimation de la guerre en Iraq

Le 20 mars 2003 au petit matin, les premières bombes sont larguées sur Bagdad par l'aviation américaine. Cette attaque vient parachever une entreprise de désinformation commencée dès l'automne 2001. Depuis de nombreux mois en effet, l'opinion mondiale est minutieusement préparée à la nécessité et à l'inéluctabilité d'une guerre. La propagande orchestrée depuis Washington, relayée par différentes institutions et par les médias internationaux, fait son œuvre et vise à justifier la campagne militaire menée par les Etats-Unis et leurs alliés contre l'Iraq. Tous les éléments concordent pour diaboliser le pouvoir de Saddam Hussein et pour légitimer, aux yeux du monde, une intervention armée en Iraq. Face à cet « État-voyou » qui menace la sécurité mondiale, la diplomatie est, nous dit-on, inefficace. Le rôle qu'ont joué par les talibans afghans dans la préparation des attentats du 11 septembre 2001 n'a-t-il pas démontré *a posteriori* l'utilité de la guerre préventive théorisée par les néo-conservateurs américains ? Puisque Saddam menace la planète, il faudrait cette fois-ci agir en amont, et sans faiblesse.

Pour justifier cette intervention militaire préventive, l'administration américaine et ses alliés développeront un argumentaire fleuve censé convaincre jusqu'au plus sceptiques. Mais c'est sur la figure d'Abou Moussab al-Zarqawi que se concentreront progressivement les efforts propagandistes : de façon d'abord secondaire pour légitimer l'entrée en guerre, de façon intensive ensuite pour légitimer l'occupation de l'Iraq.

De l'« Etat voyou »...

Dans les mois qui précèdent la campagne militaire en Iraq, l'essentiel de l'appareil de légitimation développé par l'administration américaine s'articule autour de trois

axes élaborés depuis plusieurs années par les nombreux centres de recherche conservateurs tels le Hudson Institute ou le Project for the New American Century¹. Reprise par l'administration américaine dès l'hiver 2001 à travers la dénonciation de « l'axe du Mal », cette argumentation sera progressivement distillée dans les médias américains et internationaux, et constituera le socle du discours de Colin Powell, devant le Conseil de sécurité de l'ONU, le 5 février 2003.

Le premier axe de propagande, intensément relayé par des médias dépendants presque exclusivement des informations fournies par les gouvernements, concerne les programmes de construction d'armes de destruction massive (nucléaires, biologiques et chimiques) qu'est censé avoir entrepris le gouvernement iraquien à la fin des années 1990. La capacité du régime baathiste à contourner l'embargo imposé par les Nations Unies depuis 1990 favoriserait son réarmement et risquerait d'entraîner, à moyen ou même à court terme, la prolifération nucléaire ou, pire, la construction de « bombes sales » qui pourraient être larguées sur les centres urbains des pays alliés. Grâce à une grossière manipulation de sources scientifiques et contre l'avis des experts internationaux – à commencer par Hans Blix qui dirige la mission d'inspection de l'ONU² – qui surveillent activement les sites industriels et militaires irakiens, les gouvernements britannique et américain tentent d'accréditer la thèse d'une menace imminente. À coup de « vrais faux » rapports officiels, de discours solennels et de reportages alarmistes, l'Iraq est diabolisé, accusé de profiter du laxisme qui prévaudrait sur la scène internationale.

Le deuxième argument développé par Washington et ses alliés concerne la nécessité morale de « libérer » le peuple iraquien de la dictature de Saddam Hussein. Ainsi, la guerre éclair menée par la coalition serait légitime parce qu'elle s'inscrit dans un vaste projet de démocratisation et de libéralisation du Moyen-Orient. Ainsi, la chute du pouvoir iraquien doit faire entrer cette région du monde dans un cercle vertueux profitable non seulement à la sécurité mondiale mais aux Irakiens eux-mêmes. Cet argument entend illustrer le passage d'une *realpolitik* mue par les intérêts à des

¹ Voir en particulier Kenneth POLLACK, *The threatening Storm : The Case for Invading Iraq*, Random House, New York, 2002, xii-494 p.

² Hans BLIX, *Irak, les armes introuvables*, Fayard, Paris, 2004.

relations internationales éthiques où les dictateurs sont stigmatisés et combattus par les grandes puissances.

Complétant et couronnant ces deux premiers arguments, le troisième axe renvoie directement à la « guerre mondiale contre le terrorisme » déclarée au lendemain du 11 septembre 2001. Les gouvernements favorables à l'intervention armée en Iraq tentent de démontrer le lien entre le gouvernement de ce pays et la nébuleuse al-Qaïda. Malgré l'ancienne hostilité affichée par Ben Laden à l'égard du pouvoir baathiste³, la désinformation se focalise notamment sur la rencontre supposée à Prague en avril 2001 entre un diplomate iraquien et Mohammed Atta, futur « kamikaze » du 11 septembre 2001. Ainsi, l'Iraq aurait eu connaissance et participé directement au financement d'actions terroristes. Mais les liens entre le Saddam Hussein et al-Qaïda n'est pas qu'une chose du passé, poursuit le discours officiel. Bagdad soutiendrait les troupes d'al-Qaïda qui auraient trouvé refuge en Iraq après l'opération occidentale en Afghanistan. Basé au Kurdistan (donc évoluant hors de tout contrôle de Bagdad du fait de l'instauration d'une indépendance de fait de ces provinces septentrionales), un groupe baptisé Ansar al-islam focalise l'attention des services américains qui insistent notamment sur la détermination de ces terroristes à attaquer l'Europe. Un certain Abou Moussab al-Zarqawi, de nationalité jordanienne et jusqu'alors inconnu des spécialistes et de la plupart des services de renseignement, est à la tête de la nébuleuse al-Qaïda installée en Iraq, assure Colin Powell à l'ONU en février 2003.

S'appuyant sur des documents photographiques et des sources sonores, le secrétaire d'État américain met en scène le dangereux terroriste. « Je souhaite attirer votre attention aujourd'hui sur une connexion [...] sinistre entre l'Iraq et le réseau terroriste al-Qaïda, une connexion qui lie des organisations terroristes classiques et des méthodes modernes de tuerie, explique-t-il. L'Iraq accueille aujourd'hui un réseau terroriste meurtrier qui a à sa tête Abou Moussab al-Zarqawi, un collaborateur d'Oussama Ben Laden et de ses lieutenants d'Al-Qaïda. » Chaînon manquant entre Al-

³ En 1990, alors que les troupes iraqiennes installées au Koweït menacent l'Arabie Saoudite, Oussama Ben Laden, de retour d'Afghanistan, propose ses services à la monarchie saoudienne. Selon lui, plutôt que de faire appel aux troupes américaines « impies » pour se protéger, il est plus légitime de faire appel aux moudjahiddines arabes pour combattre le régime baathiste laïc de Saddam Hussein. Jason BURKE, *Al-Qaeda: Casting a Shadow of Terror*, IB Tauris, Londres, 2003.

Qaida et Bagdad, al-Zarqawi est aussi décrit par Colin Powell comme un redoutable individu, spécialiste des armes classiques comme biologiques (notamment de la ricine), ayant des connexions jusqu'au cœur du monde occidental : « Le terrorisme de Zarqawi n'est pas limité au Moyen-Orient. Lui et son réseau préparent des actions terroristes contre différents pays, parmi lesquels la France, la Grande-Bretagne, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne et la Russie⁴ ».

Peu crédible et souvent grossière, la campagne de désinformation de l'administration Bush, dont le discours de Powell constitue le point d'orgue, est très tôt confrontée à un puissant contre-discours. Des centaines d'ouvrages critiques, des rapports d'ONG ou d'institutions internationales et les millions de manifestants pacifistes qui défilent à travers le monde soulignent l'illégalité de l'intervention militaire, l'invention des armes de destruction massive, l'absence de preuve d'un lien entre Saddam et Ben Laden, la « démocratie » imposée par les bombes. Les mensonges des faucons de Washington sont apparents. Ils le seront d'autant plus lorsque l'administration Bush sera acculée à les reconnaître une fois la mission officiellement « accomplie », selon les termes employés par George Bush, et le gouvernement de Saddam Hussein renversé. Alors que les armes de destruction massive restent introuvables et la démocratisation de l'Iraq demeure très relative, le discours officiel se recentre sur la question de la lutte contre le terrorisme. La guerre était peut-être illégale au regard du droit international mais l'occupation militaire et administrative de l'Iraq doit, elle, rester légitime aux yeux du public international. La figure d'al-Zarqawi, largement inconnue et relativement secondaire jusque-là, devient dès lors un élément essentiel de la propagande américaine.

... au « voyou du djihad »

Si le lien établi début 2003 entre Saddam Hussein et les attentats de New York et Washington est discrédité, y compris par les institutions américaines (rapports de la CIA en 2004 et du Sénat 2006), il s'opère progressivement un glissement associant dorénavant les groupes résistant à l'occupation américaine au « terrorisme d'al-Qaida ». C'est la figure d'Abou Moussab al-Zarqawi qui permet d'incarner

⁴ Discours de Colin Powell, Conseil de sécurité des Nations Unies, 5 février 2003.

physiquement ce lien.

L'émergence fulgurante d'Abou Moussab al-Zarqawi sur la scène médiatique et politique internationale est un cas d'école. De fait, l'apparition de cette figure nous renseigne sans doute moins sur la situation et la stratégie des insurgés en Iraq que sur les mécanismes de notre système d'information et de propagande. Rarement un ennemi aura été autant « construit » pour personnifier avec autant de perfection la menace, et pour caricaturer une situation politique pourtant particulièrement complexe. En l'espace de quelques mois au cours de l'année 2004, s'est répandue autour de cette figure de « voyou du jihad » un discours mythologique repris à l'envie par un grand nombre d'acteurs aux objectifs différents : journalistes, experts, chercheurs, décideurs et... insurgés.

La création du « mythe al-Zarqawi », forgé à l'origine par les services secrets kurdes et jordaniens au cours de l'année 2002, et magnifié par le discours de Colin Powell devant l'ONU en février 2003, est en grande partie le produit d'un manque de sources d'information contradictoires et indépendantes. Parmi les informations qui concernent al-Zarqawi beaucoup émanent de ceux qui le désignent comme leur ennemi, à commencer par les services américains, et toutes sont diffusées au public à travers un filtre médiatique qui a tendance à faire une confiance aveugle aux sources officielles et à produire des récits dénués de toute aspérité. C'est dans ces conditions qu'al-Zarqawi, de son vrai nom Ahmad Fadil Nazal al-Khalayla, est devenu, au fil de textes diffusés sur internet et des informations parcellaires et des rapports des services de renseignement diffusés dans les médias, « le nouveau visage d'Al-Qaida ». Aussi est-il nécessaire de distinguer la personne d'al-Zarqawi du mythe qui entoure celui qui deviendra au fil des mois « l'extrémiste le plus barbare qu'ait engendré l'islam radical⁵ ».

Signe de la manipulation politico-médiatique qui entoure le personnage, sa prétendue expertise en matière d'armes biologiques et son implication supposée dans la tentative d'attaque au ricin en Europe fin 2002, affirmées avec vigueur et avec force détails par Colin Powell en 2003, s'évapore après l'invasion de l'Iraq et à mesure que

⁵ « Zarkaoui, mort d'un tueur », Le Monde, 10 juin 2006.

« l'affaire de la ricin » s'avère être un feu de paille⁶ ⁷. Mais la cruauté du personnage reste intacte. C'est ce que vise à démontrer la diffusion sur internet de l'assassinat en mai 2004 du jeune entrepreneur Nicholas Berg, venu en Iraq fin 2003 pour vendre son expertise en matière de télécommunication. Cet acte ignoble sonne comme une deuxième vie médiatique pour al-Zarqawi. Une deuxième vie d'autant mieux « canalisée » par les services de l'armée américaine que le conflit iraquien devient une guerre à huis clos à mesure que les décapitations barbares et les prises d'otages se multiplient et que les observateurs occidentaux (journalistes, travailleurs humanitaires, personnel de l'ONU) quittent le territoire iraquien.

La CIA ayant identifié al-Zarqawi comme l'auteur à la décapitation de Nicholas Berg, le terroriste jordanien devient, à travers ses déclarations sur internet, les prêches qu'il enregistre, les ultimatums qu'il lance, mais aussi à travers le récit que construisent les services américains et nombre de médias internationaux, l'incarnation absolue de l'insurrection iraquienne. A travers lui, les insurgés ne sont plus considérés comme une résistance à l'occupant étranger mais comme des barbares, sectaires et sanguinaires – et eux-mêmes étrangers – ayant pour principal mode opératoire les attentats contre les civils chiites et les masses qu'ils accusent de collaborer avec l'ennemi⁸. Pire, la capacité de nuisance de ces groupes ne se limiterait pas au territoire iraquien mais viendrait également affecter la stabilité de la région entière ainsi que la sécurité des pays occidentaux à travers la préparation d'actions terroristes. Al-Zarqawi est alors tenu pour responsable des attentats perpétrés aussi bien à Madrid en mars 2004 qu'à Londres en juillet 2005⁹.

Malgré les nombreuses incertitudes, la trajectoire individuelle et psychologique d'al-Zarqawi est décortiquée jusque dans le moindre détail, des faubourgs de la ville jordanienne de Zarqa, dont il est originaire, au fameux « triangle sunnite » en Iraq où il

⁶ **Sur l'affaire de la ricine, voir le texte de Naïma Bouteldja, p.**

⁷ Loretta NAPOLEONI, *Insurgent Iraq. Al-Zarqawi and the New Generation*, Londres : Constable, 2005, p. 115-116.

⁸ Voir notamment l'émission : « Zarkaoui, l'horreur planifiée », *C dans l'air*, France 5, 23 septembre 2004.

⁹ Pour une remise en cause des liens supposés d'al-Zarqawi avec les attentats de Madrid et de Londres, voir : « *Madrid train bombings probe finds no al-Qaeda link* » (Associated Press in USA Today, 3 septembre 2006) et « *Leak reveals official story of London bombings* » (The Observer, 9 avril 2006).

résiste aux assauts et bombardements de l'armée américaine. Incapables de se rendre en Iraq du fait de l'insécurité qui y règne, nombreux sont les journalistes en mal de scoops qui voyagent à Zarqa, tentent d'y interroger les frères d'al-Zarqawi, ses voisins ou son épicier. Découvrant que la maison familiale est construite en face d'un cimetière, ces journalistes en tirent la conclusion qu'al-Zarqawi nourrit depuis l'enfance une fascination pour la mort¹⁰. Se construit ainsi une biographie, à forte teneur psychologique, voire psychanalytique, dans laquelle aucune zone d'ombre ne semble subsister. « Gangster accroc aux drogues et avec un penchant pour les agressions sexuelles¹¹ » dans sa jeunesse, tatoué, alcoolique désœuvré et dépourvu d'éducation secondaire ou religieuse, il aurait trouvé sa rédemption dans le djihad en Afghanistan. Jean-Charles Brisard, expert financier devenu « spécialiste » tout terrain d'« al-Qaida », écrit alors à son propos : « Zarqawi ne compte pas faire carrière, il cherche à prendre sa revanche sur la vie. Il n'obéit à aucune logique, sinon à celle d'une violence qui ferait presque passer les talibans pour une joyeuse bande d'enturbannés. Zarqawi donne des leçons à l'enfer, pour reprendre l'expression d'André Malraux, et fait des émules. L'Irak pourrait être son tombeau, mais lui-même le conçoit comme un tremplin. Il est temps d'en prendre conscience¹². »

A la faveur d'un emballement médiatique et éditorial sans précédent, le récit biographique d'al-Zarqawi fait rapidement le tour du monde. Livrant un parcours apparemment cohérent et vierge de toute incertitude, il raconte comment après une période d'emprisonnement pour faits de terrorisme et de l'amnistie dont il a bénéficié en 1999, celui-ci aurait, à la fin des années 1990, mis en place ses propres réseaux en Jordanie, en Syrie, en Afghanistan puis au Kurdistan (avec les groupes Ansar al-islam et Tawhid wa al-jihad) mais aussi en Allemagne, en Espagne et en Grande-Bretagne. Il aurait alors, nous dit-on, pris son indépendance vis-à-vis de « la maison mère » al-Qaida avant d'être adoubé en juillet 2005 par Ayman al-Zawahiri, considéré comme le « numéro 2 » et la « tête pensante » d'al-Qaida, dans une lettre dont l'authenticité fait

¹⁰ Voir par exemple le documentaire de Mohamed Sifaoui, « Sur la trace de Zarkaoui : le nouveau visage de la terreur », M6, 11 septembre 2005.

¹¹ « Special Issue on Zarqawi », *Terrorism Monitor*, vol. 2, n°24, 2004, p. 1.

¹² Jean-Charles BRISARD, *Zarkaoui. Le nouveau visage d'Al-Qaida*, Fayard, Paris, 2005, p. 10. Sur cet auteur et les experts de l'anti-terrorisme, voir le chapitre de Thomas Deltombe dans le présent ouvrage.

pourtant débat¹³.

Al-Zarqawi est donc « l'obsession des forces d'occupation¹⁴ ». Les attentats quotidiens à Bagdad ou ailleurs lui sont attribués, les dizaines de candidats aux opérations suicides sont de fait placés sous ses ordres et sa tête est mise à prix pour 25 millions de dollars – autant que celle d'Oussama Ben Laden. Son passé de « petite frappe » dans la ville de Zarqa, son visage patibulaire de voyou et son expertise supposée en armes chimiques en font, après celui du milliardaire saoudien Ben Laden et de « l'aristocrate¹⁵ » égyptien al-Zawahiri, un nouvel idéal-type du terrorisme transnational qui représente mieux que quiconque « la deuxième génération d'al-Qaida » : plus violente et dogmatique que la précédente mais aussi moins éduquée sur le plan religieux¹⁶. Si l'on en croit Jean-Charles Brisard, ce n'est pas al-Zarqawi qui s'est soumis à Ben Laden, c'est Ben Laden qui a adopté la ligne de l'« ultraterroriste » jordanien. « Psychopathe sans pitié » et « pervers vicieux », selon le journal populaire britannique *The Sun*, al-Zarqawi est assurément « le plus sanguinaire de tous les guerriers de l'Apocalypse qui se bousculent en Irak depuis l'invasion américaine en 2003 », confirme le quotidien de référence français *Le Monde*¹⁷.

Image manipulée

A mesure que grossit le mythe al-Zarqawi, jusqu'à sa mort en juin 2006, les interrogations se multiplient sur la réalité du personnage. Constatant que les objectifs d'al-Zarqawi rejoignent ceux de la propagande américaine, les théoriciens du complot – déjà très actifs depuis le 11 septembre 2001 – ne tardent pas à faire du « super héros

¹³ Voir : Henry SCHUSTER, « Al-Zawahiri letter under scrutiny », CNN.com, 20 octobre 2005 et Stephen ULPH, « Is al-Zawahiri's Letter a Fake? », *Terrorism Focus*, Volume 2, n°19, 2005, p. 4-5. Pour une traduction de cette lettre, voir : Jean-Pierre MILELLI, « Une lettre d'Al-Zawahiri à Al-Zarqawi », *Maghreb-Machrek*, n°186, 2006, p. 95-111.

¹⁴ Jean-Pierre FILIU, *Les frontières du jihad*, Paris : Fayard, 2006, p. 235.

¹⁵ Muntasar AL-ZAYAT, *Ayman al-Zawahiri kama arafatahu* [Ayman al-Zawahiri comme je l'ai connu], Dar Misr al-mahrusa, Le Caire, 2002.

¹⁶ Fuad HUSAYN, *Al-Zarqawi al-jil al-thani lil-Qaida* [Al-Zarqawi : la deuxième génération d'al-Qaida], Dar al-khayal, Beyrouth, 2005.

¹⁷ « Portrait d'un ultraterroriste », *Le Monde*, 7 janvier 2005 ; « Al-Zarkaoui, un itinéraire de sang », *Le Monde*, 3 juin 2005 ; « Al-Zarkaoui : mort d'un symbole », *Le Monde*, 9 juin 2006.

du mal » jordanien un agent de la CIA¹⁸. Mais la thèse d'une instrumentalisation directe d'al-Zarqawi par l'administration américaine n'est pas le simple apanage des « conspirationnistes ». L'hypothèse fut évoquée par certains experts, pas nécessairement plus sérieux mais nettement plus engagés dans la stigmatisation systématique de toute forme d'« islamisme »¹⁹. La distorsion entre la surabondance de discours et la rareté d'informations fiables émanant d'institutions indépendantes, ainsi que la volonté avérée – et même revendiquée – de l'administration américaine d'intoxiquer l'opinion²⁰, font naître ce genre de théories. Ou, au minimum, une très grande prudence à l'égard des « informations » qui concernent al-Zarqawi.

Les interrogations ne manquent pas, constate par exemple le journal *Le Monde* en juin 2005 : « Comment une ancienne petite frappe du djebel jordanien, sans argent, sans profession ni viatique intellectuel, devient-elle, en moins de trois ans, l'ennemi public numéro un de l'hyperpuissance en Irak ? Comment réussit-on si vite, avec quelques centaines de fanatiques, à rendre ingouvernable une bonne partie d'un vaste pays en guerre, patrouillé nuit et jour par 160.000 soldats étrangers et au moins 130.000 autres militaires et policiers nationaux ? Comment obtient-on à 39 ans, sans titre ni bagage religieux, la notoriété quasi mythique qui est celle de Zarqawi dans tous les milieux, islamistes et au-delà ? Beaucoup d'Irakiens pensent que c'est l'Amérique elle-même qui a en quelque sorte “fabriqué” Zarqawi²¹. »

Alors qu'aucune vidéo d'al-Zarqawi n'a encore été diffusée et que les seuls représentations dont dispose le public du nouvel « ennemi numéro 1 » sont les photos diffusées par les services américains d'un homme aux multiples visages, un jour rasé de près et en cravate, un jour barbu et en keffieh, le journaliste Robert Fisk, du quotidien britannique *The Independent*, exprime une très grande prudence, et un certain désarroi. « Je ne sais pas si al-Zarqawi est vivant ou s'il existe au moment où je vous parle, confesse-t-il le 2 mars 2006 sur la chaîne australienne ABC. Je ne sais pas

¹⁸ Pour une telle approche, voir l'article du journaliste roumain Vladimir ALEXE, « Abou Moussab al-Zarqawi, super héros du mal » sur le site dirigé par Thierry Meyssan, fameux auteur de *L'effroyable imposture* (www.voltairenet.org).

¹⁹ Le « géopolitologue » Antoine Sfeir émit par exemple l'hypothèse sur le plateau de C dans l'air (référence...).

²⁰ « La guerre contre le terrorisme est aussi médiatique », texte de Donald Rumsfeld publié dans la presse européenne (par exemple *Le Figaro*, 24 février 2006).

²¹ « Al-Zarqawi, un itinéraire de sang », *Le Monde*, 3 juin 2005.

s'il n'est pas une sorte de créature inventée pour combler une narration à trous, si l'on peut dire. Ce qui se passe en ce moment en Irak est extrêmement mystérieux²² ».

Début 2006 en effet, il est très difficile de savoir de qui, et de quoi, il est question lorsqu'on parle d'« al-Zarqawi ». Et lorsque une vidéo d'al-Zarqawi est enfin diffusée le 26 avril 2006 sur internet et sur toutes les chaînes de télévision mondiales, le général Rick Lynch, porte-parole de l'armée américaine en Irak, ne trouve rien de mieux que de le ridiculiser, moquant ses baskets américaines et son incapacité visible à se servir correctement d'un fusil. L'« ultraterroriste » qui fait trembler le monde ne serait donc que ce petit homme ventripotent qui se brûle la main en saisissant le canon fumant de son arme ? Là encore, naissent les interrogations. « Le problème est le suivant, explique Robert Fisk que les images ont fini par convaincre de l'existence d'al-Zarqawi : est-ce que c'est nous qui créons ces créatures pour attiser notre propre haine ou est-ce qu'elles se créent elles-mêmes²³ ? »

Si les théories d'une manipulation *directe* d'al-Zarqawi ne trouvent, en l'état actuel de nos connaissances, pas le moindre commencement de preuve concrète, l'idée d'une instrumentalisation intensive de *l'image* d'al-Zarqawi, soulevée par Robert Fisk, est en revanche nettement plus sérieuse. S'appuyant sur des documents militaires américains, le Washington Post déclare dès le 10 avril 2006 que « l'armée américaine mène une campagne de propagande pour gonfler le rôle du leader d'al-Qaida en Irak ». Ce « programme al-Zarqawi », mis sur pied en 2004, vise à « tourner les Iraquiens contre Abou Moussab al-Zarqawi, qui est Jordanien, en jouant sur leur ressentiment supposé à l'égard des étrangers ». Mais les irakiens ne sont pas les seules « cibles », poursuit le Washington Post, l'opération psychologique vise aussi le public américain et les médias internationaux. Selon le mot d'un haut-gradé américain à l'été 2005, al-Zarqawi est devenu une « caricature »²⁴.

Mais la caricature n'est pas simplement celle d'al-Zarqawi, elle est aussi celle du conflit auquel il a fini par être totalement identifié. On peut dès lors comprendre pourquoi la mort de l'utile « ennemi numéro 1 » le 7 juin 2006, lors d'un raid aérien

²² Interview de Robert Fisk par ABC, Lateline, 2 mars 2006 (www.abc.net.au).

²³ Interview de Robert Fisk par ABC, Lateline, 26 avril 2006 (www.abc.net.au).

²⁴ « Military Plays Up Role of Zarqawi », The Washington Post, 10 avril 2006

américain près de la ville iraquienne de Baqouba, a été célébrée comme une grande victoire par une administration américaine toujours incapable de mettre la main sur Ben Laden et d'éviter son enlèvement militaire et politique sur le terrain iraquien. Peu importe dans ces conditions que la disparition d'al-Zarqawi ne donne pas lieu à une baisse d'intensité de la violence sur le terrain, son mythe a permis à l'administration américaine d'imposer durablement sa grille de lecture du conflit.

Une lecture calibrée du conflit iraquien

Pour quelles raisons al-Zarqawi a-t-il à ce point été identifié comme l'acteur-clef du conflit iraquien ? Pourquoi lui plutôt qu'un autre ?

L'émergence brutale de cette figure sur la scène médiatique et politique entre 2003 et 2004 n'est pas fortuite. Son succès semble s'expliquer par sa capacité particulière à fournir une explication tronquée et simplificatrice de la réalité, d'une part, et à satisfaire point par point les éléments constitutifs de l'appareil de légitimation de l'occupation américano-britannique de l'Iraq, d'autre part. La construction du mythe « al-Zarqawi » par les décideurs et les médias a permis d'imposer une certaine grille de lecture au conflit. De ce point de vue, parce qu'elle joue le rôle d'épouvantail, cette figure de l'inimitié est utile. Cette fonction a été façonnée grâce par des manipulations diverses concernant son parcours, autant que par le déroulement des événements sur le terrain. Al-Zarqawi, jusqu'à sa mort, joue effectivement un rôle significatif dans la résistance iraquienne, au moins parce qu'il est érigé par la propagande en tant qu'ennemi numéro un et en tant qu'incarnation parfaite de l'insurrection. C'est à ce titre qu'il ne peut être seulement considéré comme une invention orchestrée par les différentes agences de renseignement et autres acteurs sécuritaires.

En insistant sur al-Zarqawi, en exagérant son rôle et en ignorant les différentes manipulations dont il a fait l'objet, le discours médiatique dominant répond dans une certaine mesure à un souci de simplification inhérent à son mode de fonctionnement. Dans le cadre d'une guerre dont le caractère psychologique est évident, il permet de présenter une image parfaitement identifiable car personnalisée de la menace, la rendant plus concrète et plus efficace. Plutôt qu'un danger diffus, la mise en avant d'un individu se révèle par ailleurs presque rassurante sur la capacité des services de

renseignement et des « experts en terrorisme » à jouer leur rôle et à identifier l'ennemi public. « Nous avons besoin d'un méchant, quelqu'un d'identifiable par le public afin qu'il puisse s'y attacher et nous en avons trouvé un », reconnaît dès 2004 un agent des services américains à un journaliste du quotidien britannique *The Telegraph*²⁵. Quand Donald Rumsfeld, secrétaire américain à la Défense, compare le rebelle jordanien à « Hitler qui, dans son bunker, [est] incapable de satisfaire ses objectifs politiques mais apparaît maintenant décidé à tout détruire autour de lui», il tente de façonner une représentation bien particulière, faisant appel à des références historiques partagées par ses auditeurs. Dans le même discours, il assimile les attentats des partisans d'al-Zarqawi à des actes de désespoir semblables à ceux des kamikazes japonais de la fin de la Seconde guerre mondiale. Employant par ailleurs le pluriel comme pour les ériger en tant que symboles et figures archétypiques, il ajoute : « Les Zarqawi et les Ben Laden, comme les tyrans et les fascistes qui les ont précédés tentent de détruire les choses qu'ils sont incapables de construire et de tuer ceux qu'ils ne peuvent pas convaincre²⁶. » Relayant plus ou moins volontairement ce type de déclarations et les informations fournies par les gouvernements, les journalistes participent, à coups de couvertures, d'éditoriaux ou de reportages focalisés sur al-Zarqawi, à la diffusion de ce discours tronqué et partial.

D'une manière plus générale, si al-Zarqawi émerge en tant que figure centrale du discours officiel des puissances occupantes, c'est notamment parce ses caractéristiques propres renvoient une image déformée de l'insurrection iraquienne qui satisfait efficacement la propagande de guerre. Pour l'administration américaine, l'insurrection dirigée par le terroriste jordanien est triplement illégitime : elle est d'abord menée par des combattants étrangers contre la volonté du peuple iraquien, elle donne ensuite lieu à une violence aveugle et nihiliste et elle est marquée enfin par une rhétorique religieuse anti-chiite.

Dans le cadre de l'appareil de propagande activement relayée par le gouvernement iraquien mis en place par les Etats-Unis, la nationalité jordanienne d'al-Zarqawi tient une place cardinale. Autour de cette spécificité se fige l'identité du résistant ou du

²⁵ « Doubt Over Zarqawi's Role as Ringleader », *The Telegraph*, 2 octobre 2004.

²⁶ Discours de Donald Rumsfeld, Fort Bragg, 26 mai 2005.

terroriste, l'emprisonnant dans une figure illégitime car exogène. Elle permet en effet d'exagérer le rôle joué par les jihadistes étrangers dans l'insurrection. La résistance, nous dit-on, n'est dès lors que l'incarnation d'un conflit importé, massivement rejeté par la population iraquienne dont les aspirations à la paix et la prospérité se voient contrariées par une minorité agissante d'étrangers. Il convient alors de mieux contrôler les frontières afin d'éviter les infiltrations.

Évaluant les effets « positifs » de la guerre en Iraq pour la sécurité internationale, George Bush affirme : « Nous avons tué ou capturé des centaines de combattants étrangers en Iraq qui sont venus d'Arabie Saoudite, de Syrie, d'Iran, d'Égypte, du Soudan, du Yémen, de Libye ou d'ailleurs. Ils ont fait cause commune avec les insurgés irakiens et les nostalgiques du régime de Saddam Hussein. Ils combattent car ils savent que la survie de leur idéologie haineuse est en jeu²⁷. » La figure d'al-Zarqawi permet précisément de relier la résistance iraquienne au terrorisme international et au réseau d'al-Qaïda et ainsi d'accréditer *a posteriori* le discours qui structure la rhétorique américaine depuis le 11 septembre 2001. Les critiques adressées au « mythe » des combattants étrangers, dont la proportion ne dépasserait pas les 4 à 10% des insurgés²⁸, n'affectent pas l'efficacité d'une telle grille de lecture qui amène à réduire les événements en Iraq à une confrontation entre une armée et un groupe terroriste sans idéal et ne véhiculant aucun message politique véritable.

C'est également cette absence apparente de substance ou d'objectif précis chez al-Zarqawi qui explique sa position dans l'appareil de légitimation de l'occupation en Iraq. Réduire la résistance au terroriste jordanien se révèle bien utile du point de vue des acteurs militaires. En se fondant sur l'image du « voyou du djihad », de « desperado » sans foi ni loi, le discours de propagande parvient à occulter les revendications éminemment politiques des insurgés, notamment leur nature anti-impérialiste²⁹. Violents et nihilistes, leur seule fin serait à Manhattan comme à

²⁷ Discours de George Bush, Fort Bragg, 28 juin 2005.

²⁸ Tom REGAN, « The 'Myth' of Iraq's Foreign Fighters », *The Christian Science Monitor*, 23 septembre 2005.

²⁹ François BURGAT, *L'islamisme à l'heure d'al-Qaïda*, La Découverte, Paris, 2005.

Bagdad, la destruction et la mort³⁰. Ainsi, par la dimension pathologique de sa personnalité et le mythe ultra-violent qu'il draine, al-Zarqawi parvient à rendre illégitime, et à criminaliser, toute contestation de la présence étrangère sur le sol iraquien. De manière sans doute moins évidente mais tout aussi significative, le passé trouble d'al-Zarqawi vient lui-même illustrer l'inanité des insurgés. Il revient aussi indirectement à entretenir l'analogie avec les « voyous » dans les quartiers défavorisés américains et européens. Il s'établit de fait une continuité entre la délinquance et le terrorisme.

Enfin, la dimension anti-chiite de la rhétorique attribuée à al-Zarqawi³¹ joue un rôle central dans sa désignation en tant qu'acteur-clef en Iraq. Alors que Ben Laden et al-Zawahiri semblent eux-mêmes exprimer des réticences face aux attaques menées contre les civils chiites, la mise en avant de la dimension sectaire du conflit iraquien permet de réduire la portée politique de la contestation en déplaçant les lignes de dissension. Plutôt qu'anti-impérialiste, la conflictualité devient culturelle, religieuse et irrationnelle. Une large part de la violence est alors conçue comme interne, une opposition entre Iraquiens, entre musulmans et entre Arabes qui permet de dégager les occupants de leurs responsabilités. Face à l'insurrection chiite dirigée par Muqtada al-Sadr se constitue un pendant sunnite dont la direction est octroyée à al-Zarqawi et se voit associée à al-Qaida. A coups de références théologiques ou de textes savants, les experts et médias expliquent alors pourquoi les terroristes se combattent entre eux et dans quelle mesure cette lutte s'inscrit dans une ancienne inimitié qui trouve ses sources dans les premiers siècles de l'islam. Séculaire, cette rivalité est donc irréductible à l'occupation étrangère. Sans cette dernière au contraire, la violence serait plus débridée encore. En s'appuyant sur la frange que représente al-Zarqawi, les Etats-Unis et leurs alliés peuvent se présenter comme les remparts contre la guerre civile.

Rétrospectivement, il apparaît que la mise en avant de la figure d'Abou Moussab al-Zarqawi et de la stigmatisation sectaire des insurgés par la propagande a joué un rôle

³⁰ Pour une (sur)conceptualisation du « nihilisme » des terroristes, voir André GLUCKSMANN, *Dostoïevski à Manhattan*, Robert Laffont, Paris, 2002.

³¹ Pour une traduction en français de l'un de ces textes, voir Gilles KEPPEL, Jean-Pierre MILELLI (dir.), *Al-Qaida dans le texte*, PUF, Paris, 2005, 440 p. Nombre des écrits sont d'al-Zarqawi par ailleurs disponibles en arabe sur le site internet de l'organisation al-Tawhid wa al-jihad : www.tawhed.ws.

pervers. La centralité du personnage sur le terrain s'est révélée au final dépendante de sa fortune médiatique et politique entretenue à Washington. En cherchant à criminaliser et à illégitimer *a priori* la résistance armée, le discours dominant a fonctionné comme une prophétie auto-réalisatrice accompagnant ou favorisant la radicalisation de la contestation. Parler continuellement d'al-Zarqawi, façonner son mythe et mettre sa tête à prix ont sans doute été les moyens les plus efficaces de lui faire effectivement jouer un rôle dans l'insurrection. Cette dernière pouvait alors être forgée en fonction des critères souhaités : si elle n'était pas déjà suffisamment violente et sectaire, elle le devenait. Sans même avoir besoin d'instrumentaliser directement al-Zarqawi, l'administration américaine a donné une réalité à l'ennemi fantomatique dénoncé préventivement par Colin Powell en 2003.

L'efficacité de cette représentation caricaturale de la situation en Iraq ne semble pas avoir été affectée par la mort d'al-Zarqawi en juin 2006. Autour de cet individu s'est durablement forgé une grille de lecture particulière du conflit qui occulte la complexité des dynamiques à l'œuvre, notamment celles concernant l'héritage du pouvoir baathiste, les problématiques tribales, régionales et sectaires ou encore les enjeux économiques. Le « succès » de cette figure de l'inimitié, symbole de la « nouvelle génération d'al-Qaida », s'explique alors par le fait que nombreux sont les acteurs qui ont intérêt à voir la grille de lecture qu'il incarne se perpétuer, le nouveau gouvernement iraquien notamment qui a à cœur de criminaliser durablement ses opposants en les enfermant dans une barbarie nihiliste. Les groupes violents sont eux-mêmes amenés à s'approprier la paternité des attentats, réduisant ainsi le conflit à une opposition entre eux, les puissances occupantes et leurs collaborateurs. Ainsi la figure d'al-Zarqawi, dans la mesure où elle a été largement construite et entretenue par la propagande, a-t-elle survécu à sa disparition.

Restent toute de même quelques interrogations : qu'y avait-il *réellement* derrière le mythe al-Zarqawi? Qui était *vraiment* ce personnage? Et jusqu'où est allée l'instrumentalisation de son image?